R. franç. sociol. XXXIX-1, 1998, 105-138

Laurent MUCCHIELLI

Clochards et sans-abri : actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard (1)

RÉSUMÉ

Nous proposons ici une relecture de l'œuvre d'Alexandre Vexliard (1911-1997) centrée sur sa contribution à l'analyse psychosociologique des clochards. Nous soulignons notamment les qualités méthodologiques et les perspectives interactionnistes avant la lettre de ses recherches réalisées à partir de la fin des années quarante. Au cœur de l'analyse, la mise en évidence des mécanismes et des phases d'un *processus de désocialisation* apparaît comme une grille de lecture toujours pertinente dans l'analyse des phénomènes dits aujourd'hui d'« exclusion ». Nous évaluons cette actualité au regard des travaux contemporains sur les sans-abri. Enfin, nous interprétons la nature de ces recherches pionnières, ainsi que leur non-reconnaissance académique, dans le contexte de l'évolution de la psychologie sociale des années 1945-1960.

Professeur émérite de psychologie à la Faculté des Arts, Lettres et Sciences humaines de l'Université de Nice, Alexandre Vexliard s'est éteint le 20 janvier 1997 à l'âge de quatre-vingt-six ans. À la fin des années quarante, il fut en France le pionnier de l'étude psychosociologique de ceux que l'on appelait alors les « clochards ». Pourtant, tandis que les thèmes de la « nouvelle pauvreté », de l'« exclusion », de la « désaffiliation » (Castel) ou de la « disqualification sociale » (Paugam), connaissent une vogue certaine dans les sciences sociales depuis une bonne dizaine d'années, le travail de Vexliard – dont la pièce maîtresse est publiée en 1957 sous le titre *Le clochard. Étude de psychologie sociale* – demeure largement méconnu (2). Les spécialistes eux-mêmes se contentent généralement au mieux d'une mention bibliographique pour mémoire. Rares sont ceux qui semblent l'avoir lu et qui considèrent que son enquête « reste toujours une référence, en particulier parce qu'elle permet des comparaisons avec la période actuelle » (Damon, 1996a, pp. 89-91). Et surtout nul ne semble mesurer l'ampleur et l'actualité, au moins partielle, de ses apports méthodologiques et théoriques.

(1) Je remercie Julien Damon pour ses commentaires sur la version initiale de ce texte.

(2) Cet ouvrage constitue sa thèse principale. La thèse secondaire intitulée *Introduction à la sociologie du vagabondage* a été publiée un an plus tôt (Vexliard, 1956a).

C'est donc à une relecture d'ensemble de cet aspect de l'œuvre de Vexliard que nous convions le lecteur (3), avant d'envisager son actualité au regard du réinvestissement contemporain des sciences sociales sur ces thèmes, et d'examiner enfin les raisons de la non-reconnaissance académique de ce travail dans le contexte de l'institutionnalisation de la psychologie sociale au début des années cinquante.

Psychologie et sociologie du clochard : une enquête pionnière

Les thèmes qui dominaient les sciences sociales en France, en 1950, étaient ceux des classes sociales, du travail et des inégalités. Du côté de la déviance, le sujet porteur était celui de la délinquance juvénile. Mais, après avoir déchaîné les passions à la fin du XIX^e^ siècle, l'étude du vagabondage et de la mendicité n'intéressait apparemment plus personne. Vexliard le constate avec raison : « Il y a quarante ans, le vagabondage des adultes avait donné lieu à des recherches nombreuses en France aussi bien que dans d'autres pays. Est-ce à dire que nous avons abordé l'étude d'une catégorie sociale en voie de disparition ? Le problème est plus complexe ; il se pose surtout en des termes nouveaux. » (1957a, p. 15). Quoi qu'il en soit, Vexliard n'innove pas seulement par son sujet, mais aussi – et même surtout – par sa méthode et par son apport théorique à l'étude des mécanismes de la « désocialisation ».

La méthode

C'est tout aussi bien la sociologie et l'histoire du phénomène que l'étude psychologique de la personnalité et des parcours individuels qui intéressent l'auteur. De ce point de vue, sa thèse principale et sa thèse secondaire se complètent logiquement (4). Toutefois, nous nous intéresserons surtout ici

(3) Sur le plan empirique, cette œuvre comprend essentiellement deux aspects : d'abord la psychologie et la sociologie du clochard, ensuite, à partir de 1965, la pédagogie et les systèmes éducatifs comparés.

(4) À l'exception des deux derniers chapitres qui résument la thèse principale, l'*Introduction à la sociologie du vagabondage* (1956a) est essentiellement consacrée à l'histoire du vagabondage comme phénomène social et comme préoccupation administrative, juridique et morale depuis le XVI^e^ siècle environ (voir aussi 1957b, 1963). Cette enquête historique de Vexliard se révèle du reste, elle aussi, pionnière. Sans avoir fait un travail d'archives (qui aurait été impossible sur une telle étendue temporelle), il a fait le tour de la littérature secondaire, même ancienne, et mis en évidence l'importance d'événements (comme la création de l'Hôpital général au milieu du XVII^e^ siècle) qui seront au cœur des travaux et réflexions ultérieurs sur le traitement de la pauvreté et de la marginalité. Michel Foucault (1961) y reviendra dans son histoire de la folie – en produisant au demeurant des erreurs factuelles ainsi que des interprétations que Vexliard jugeait très contestables (Vexliard, 1983). Récemment, Castel (1995, pp. 91-96, p. 138) faisait encore le meilleur usage des informations collectées par Vexliard.

à la thèse principale qui, du point de vue théorique, articule l'ensemble des recherches de Vexliard et qui, du point de vue empirique, est d'une richesse et d'une originalité certaines. En effet, elle se fonde sur l'étude approfondie de soixante et un cas, extraits de près de quatre cents entretiens réalisés à Clermont-Ferrand, Marseille, Montpellier et Paris entre 1948 et 1953, dans des conditions et avec une profondeur variable selon la disponibilité psychologique des individus.

La méthode des cas cliniques et les limites de l'observation participante

Vexliard estime que « seule la méthode dite des cas [...] permet de connaître, dans leur diversité, les conduites humaines concrètes » (*ibid.*, pp. 13-14). Aussi, afin de ne pas opérer une quelconque sélection préalable (consciente ou pas), il convient de s'intéresser au « tout venant de la population des vagabonds, les individus étant pris au hasard des rencontres » (*ibid.*, p. 28). L'auteur précise même que, en matière de déviance, « la tentation de considérer l'individu exceptionnel comme l'image grossie des cas "moyens" serait grande, et peut-être justifiée ; mais l'on est nullement fondé d'accepter *a priori* cette hypothèse, sans preuves suffisantes, comme cela se produit trop souvent » (*ibid.*, p. 28). En réalité, seule une légère sélection s'est opérée de fait, certains clochards « peu nombreux » refusant les entretiens, étant « en état de perpétuelle ivresse » ou de trop grande « confusion mentale (en général sénile) ».

Comment aborder les clochards ? Vexliard a bien tenté la méthode de l'observation participante : « À plusieurs reprises, nous nous sommes mêlés à la vie des clochards, nous avons partagé leur existence, en portant une tenue appropriée ». Mais si cette méthode d'approche est assez facile, les résultats sont « décevants » : « Les clochards ne s'interrogent pas d'habitude mutuellement sur leur passé. Il nous était impossible par ce procédé d'obtenir des renseignements biographiques individuels et, à plus forte raison, des indications méthodiques et suivies. » (*ibid.*, p. 30). Dès lors il s'est tourné vers la méthode des entretiens individuels, en l'appliquant cependant de façon peu conventionnelle compte tenu des conditions très particulières de la situation :

> « Nous avons dû adapter le type d'examen à nos sujets plutôt que d'exiger d'eux toujours la même attitude. Ces défauts [méthodologiques] sont flagrants, mais on peut se demander si une investigation de ce genre peut être standardisée et si, en la standardisant, l'on ne risque pas de passer à côté des problèmes essentiels. En confrontant la méthode souple que nous avons dû suivre, avec les méthodes rigoureuses soumises à une discipline mathématique, on se pose la question : ne vaut-il pas mieux risquer de commettre quelques erreurs plutôt que d'ignorer les expériences humaines les plus signifiantes, qui ne peuvent être découpées, décomposées et mesurées. » (*ibid.*, p. 30) (5).

(5) De même dans un autre texte : « Le *sens* véritable des faits recensés statistiquement n'apparaît que d'une manière imparfaite, quand il n'est pas complètement déformé, si l'étude de ces faits n'est pas complétée par une exploration clinique des

Vexliard insiste ensuite sur les conditions de déroulement des entretiens qui peuvent modifier sensiblement leur contenu. En effet, les rencontres réalisées dans un cadre institutionnel (tel centre d'hébergement) induisent chez les individus un certain rôle ou du moins certaines attitudes qui se traduisent par des réponses « souvent conventionnelles, tendues, surveillées, [...] les récits manquaient de spontanéité ». En particulier, le clochard véritablement désocialisé, qui se sait peu aimé par les institutions mêmes charitables car il est « inamendable, réfractaire au travail », prend alors souvent « le masque du repenti et persiste à le garder tant qu'il demeure dans l'enceinte de ces institutions » (*ibid.*, p. 29). C'est pourquoi Vexliard réalisera les observations « les plus nombreuses et les plus fécondes » dans un contexte « libre » : dans la rue ou dans l'arrière-salle d'un café. Alors seulement, lorsque le sujet se prêtait volontiers à l'entretien, celui-ci pouvait être particulièrement approfondi. Au détour d'un article plus ancien, l'auteur raconte ainsi le déroulement concret d'une étude de cas :

> « Roger R. qui évolue dans un petit groupe de clochards à Neuilly se laisse facilement aborder ; il est communicatif, parle volontiers sinon abondamment et se prête sans résistance aux entretiens et aux examens. L'observation est étendue sur trois mois (août-octobre 1950), à raison de deux à quatre entretiens par semaine. Les réponses de Roger sont hachées, fragmentaires, aussi l'entretien doit-il toujours être dirigé, aussi bien pour obtenir des renseignements complémentaires que pour canaliser son attention instable. » (1952, p. 512).

L'étude a donc nécessité entre vingt-quatre et quarante-huit entretiens, ce qui est considérable.

Il convient enfin de noter, dès à présent, que Vexliard a bien entendu conduit ses entretiens avec une « grille de lecture » sous-jacente, et c'est aussi la richesse ou l'ouverture de ces interrogations implicites qui font l'intérêt de ses résultats. N'excluant *a priori* aucune problématique, l'auteur s'est surtout situé dans une perspective interactionniste avant la lettre : « Chaque fois que cela sera possible, nous ferons ressortir le jeu des mécanismes sociaux objectifs à côté des dynamismes psychologiques individuels de la conduite. [...] Sur le plan concret, ce que l'on cherche à comprendre avant tout, c'est l'enchaînement microhistorique des conduites individuelles ainsi que les motivations passées et actuelles qui se dégagent au niveau de l'étude des "cas". » (1957a, p. 14). Ce n'est qu'à partir de là que, dans un second temps et sans méconnaître les « déviations significatives », il devient possible de construire des typologies : « Une systématisation de ces études permet de dégager des conduites-normes et des mécanismes typiques de leur évolution. » (*ibid.*, p. 14). Ainsi, fidèle aux enseignements de ses professeurs d'avant la guerre (voir *infra*), Vexliard exclut aussi bien une psychologie individuelle qui ne comprendrait pas qu'« une action humaine » même « prise isolément » « ne saurait être

(suite de la note 5)
cas individuels » (Vexliard, 1953, p. 63). Ces allusions à la mathématisation croissante de la psychologie sociale à cette époque sont assez claires, nous y reviendrons dans la dernière partie de ce travail.

comprise que replacée dans son système complexe d'interactions concrètes », qu'une sociologie qui ne tiendrait pas compte du fait que deux individus « placés apparemment dans des conditions semblables » peuvent se comporter finalement de manière différente en fonction de « leurs antécédents, [de] leur *histoire* » (*ibid.*, p. 17). Seule la mise en œuvre *sur le plus grand nombre de cas possible* de la méthode biographique des « cas cliniques » (utilisant parfois, outre l'entretien visant à reconstituer l'itinéraire et ses significations pour la personne, toute la batterie des tests de personnalité, des tests psychomoteurs et des tests de capacité intellectuelle), peut ainsi permettre de « déterminer ce sens proprement social des conduites observées » (*ibid.*, p. 18). Au moment même où les interactionnistes américains (Goffman, Lemert, Becker) commencent tout juste à publier leurs premières recherches, Vexliard a donc conclu de son côté à la nécessité d'adopter une « perspective interactionniste » pour analyser « comment se constituent et se dissocient certaines normes de la conduite » (*ibid.*, p. 27).

Du sens commun à l'analyse scientifique : dépasser le « mythe du clochard heureux »

Recueillant des centaines d'histoires de vie, Vexliard est rapidement porté à remettre en cause le mythe du « clochard-intellectuel », du « mendiant-millionnaire », et autres « cas exceptionnels que l'on trouve dans les reportages à titres sensationnels sur les clochards ». En réalité, « plus d'une fois, lorsqu'il nous a été possible de vérifier des informations de ce genre, nous avons pu constater qu'elles ne contenaient qu'une part de vérité, quand elles n'étaient pas entièrement forgées par l'imagination de quelque vagabond en quête de publicité, avec la complicité du reporter qui n'a pas pris la peine de vérifier les déclarations recueillies » (*ibid.*, p. 28). Si ces cas existent, ils ne représentent qu'« à peine un ou deux pour cent de cette population », et surtout ils ne sont intéressants qu'en comparaison avec « le tout-venant ». C'est vers la masse des anonymes qu'il faut aller, « au hasard des rencontres », et il faut « apprendre à s'intéresser à leur banalité ».

Durant cinq années, Vexliard s'est donc plongé régulièrement dans la vie quotidienne du clochard. Le second chapitre de la thèse est consacré à la description de sa journée (ses lieux, ses parcours, ses horaires, sa nourriture, ses activités, les incidents avec d'autres clochards et avec la police), de sa semaine, de son année (les différentes saisons), de ses maladies, de sa mort. L'ampleur de l'étude permet d'établir des caractéristiques majeures : il s'agit majoritairement d'hommes qui débutent cette existence à l'âge de 35-45 ans, qui ont perdu ou rompu avec leur famille et leurs d'amis, qui n'ont plus aucune vie sociale. De sorte que ce clochard « n'entretient que rarement et d'une manière partielle des rapports stables avec les hommes, les choses, les lieux. Il ne tient à rien d'une manière élective. Il meurt d'une façon soudaine, dans la rue ou après un bref séjour

à l'hôpital » (*ibid.*, p. 59). Le clochard est fondamentalement « *seul* sur le chemin de la vie », et ce qu'il appelle parfois sa « liberté » reflète le soulagement d'abord de s'être extrait de rapports sociaux conflictuels et douloureux, ensuite d'avoir surmonté « le dégoût, le sens de la dignité, la honte, le désir de revenir "parmi les hommes" » (*ibid.*, p. 62). C'est une fois qu'il est définitivement installé dans son entière solitude existentielle que le clochard peut s'inventer des valeurs, qu'il peut appeler « liberté » ou « indépendance » son retrait du monde. Parce qu'il se définit par son arrachement à tout lien social, le clochard ne saurait être « heureux » dans le sens d'une quelconque définition. Il peut seulement dire : « Je suis comme je suis et je suis bien comme ça. Laissez-moi tranquille... » Enfin, pour les mêmes raisons, il ne saurait exister de véritables sociétés, bandes ou familles de clochards comme l'Europe en a connu jusqu'au XIX^{e} siècle. Même lorsqu'ils vivent ou du moins se retrouvent parfois ou dorment en groupe, ce groupe n'en est pas un : « Il n'y a ni *structure*, ni *organisation*, c'est-à-dire point de *hiérarchie*, ni de *divisions* fonctionnelles. » (*ibid.*, p. 64).

L'établissement d'une typologie

Vexliard le répète souvent et surtout le démontre par ses analyses de cas : la population des clochards ne forme pas un groupe social ; le mot « clochard » est une catégorisation, une étiquette, plaquée sur un ensemble hétérogène d'individus aux parcours de vie les plus divers, aux handicaps les plus variés. Il insiste aussi sur l'absence de tout « symptôme spécifique d'un désordre mental particulier et, à plus forte raison, d'un trouble unique » (*ibid.*, p. 239). Pour présenter cependant globalement les choses, Vexliard (*ibid.*, pp. 98-235) propose une typologie de situations qui peuvent se cumuler mais qu'il distingue en fonction de la prédominance que semblent avoir exercé dans le parcours individuel tels ou tels mécanismes.

1) Le « vagabondage d'origine sociale » ou les « mutilés sociaux » (6)

Vexliard regroupe dans cette première catégorie (statistiquement la plus importante) les histoires de vie dans lesquelles « les pressions extérieures, surtout sociales, l'emportent en dernière instance par leur importance, sur les dispositions individuelles susceptibles d'expliquer l'acheminement des individus vers le vagabondage. Tous les sujets ont connu, souvent jusqu'à un âge avancé, une existence normale. [...] On peut dire que, si dans leur cas il y a mauvaise adaptation, il s'agit des institutions sociales plutôt que de l'inadaptation des hommes » (*ibid.*, p. 145). Face à la diversité des cas qu'il a rencontrés, il distingue ici cinq sous-groupes :

(6) Sur la notion de « mutilé social », voir aussi Vexliard (1958).

– « le groupe socioprofessionnel » désigne ceux « qui ont été acculés au vagabondage de par la nature de leur activité professionnelle : le trimard, l'ouvrier agricole, le "saisonnier", le travailleur occasionnel ou marginal » ;

– « le groupe socio-économique » englobe ceux « qui ont été exclus de la vie normale, à la suite des pressions économiques, en particulier : le chômeur et le "déraciné" des campagnes » ;

– « le groupe sociobiologique » désigne « ceux qui ont été éliminés par suite d'insuffisances somatiques : le vieillard, le malade, l'infirme, l'accidenté » ;

– « le groupe sociojuridique » comprend « les victimes ou les profiteurs d'une situation créée par la loi ou une décision judiciaire : le prisonnier libéré, le chômeur professionnel » ;

– « le groupe sociopolitique » inclut ceux qui sont devenus clochards « à la suite de décisions personnelles ou de condamnations de caractère politique, ou encore des réfugiés politiques étrangers ».

Enfin, Vexliard mentionnait à part « le groupe des femmes clochardes », peu nombreuses, presque toutes âgées (« on sait que pour nombre de femmes jeunes, la prostitution est le substitut habituel du vagabondage »), alcooliques et malades. C'est la faiblesse numérique des cas qui l'amène à ne pas distinguer de catégories au sein du vagabondage féminin. Sur la base de son expérience, il estime simplement que « les décès, les ruptures d'affection avec la famille, y jouent un rôle dominant. Il s'agit de femmes mariées ou qui ont été longtemps en ménage. Leur compagnon – le plus souvent ouvrier agricole – est décédé, malade ou a déserté. Ou encore sans avoir eu de compagnon, elles se sont brouillées avec leur famille ou leur patron, ou ont été chassées. Âgées ou malades, d'origine paysanne, elles n'ont pas la possibilité de se reclasser » (*ibid.*, pp. 141-142). Au demeurant, cette logique de déclassement est bien celle qui prévaut de façon générale. En effet, si l'exercice typologique à visée d'exhaustivité a amené Vexliard à énumérer les cinq sous-groupes mentionnés, il avait par avance estimé que deux grands types de situations sociales dominent quantitativement :

> « Il y a, d'une part, tous ceux qui exercent des professions d'une grande instabilité soit dans l'agriculture, soit dans l'industrie. C'est que [ces secteurs] ont un grand besoin de main-d'œuvre instable, qui doit être nécessairement très pauvre. D'autre part, il y a ceux qui ont subi brusquement une perte grave, ayant de nombreux retentissements, tant du point de vue affectif qu'économico-social. La situation typique est celle d'une perte presque simultanée d'emploi, de la femme et des enfants [...] Ceci à un âge où l'on refait difficilement sa vie : entre 35 et 45 ans. Presque tous les cas de vagabondage courant peuvent se classer dans ces deux grandes catégories. » (1953, p. 69).

2) La dominance relative des problèmes individuels

Il s'agit des cas « où les pressions sociales ne paraissent pas dominantes, où le vagabondage semble se rattacher à des structures particulières du comportement individuel, en excluant toutefois les cas qui se rapprochent de la pathologie mentale » (1957a, p. 147). Il s'agit en fait de cas-limites, de « types marginaux situés aux limites de la vie normale ». Vexliard

C'est enfin l'enseignement de l'approche dynamique de Vexliard qui permettrait d'éviter la reconduction d'entreprises de classification des genres et des degrés de pauvreté ou d'exclusion (par exemple, Moreau de Bellaing, Guillou, 1995, pp. 10-12, pp. 121-125), entreprises qui, quoique partant d'un souci louable de définition et de clarification, tendent fatalement à figer des catégories d'états et à leur prêter à tort des causalités nécessairement différentes.

Un clochard peut en cacher un autre

Ainsi, la grande leçon de méthode, qui demeure le premier enseignement de Vexliard, c'est que le clochard n'est pas tout à fait le même selon le moment de sa vie et le lieu où on l'observe. C'est sans doute la raison pour laquelle les ouvrages consacrés récemment aux sans-abri par des chercheurs ou des journalistes donnent parfois des descriptions sensiblement différentes (19). De fait, l'univers « amorphe, sans rite, sans culture, sans mode de vie, sinon quelques rendez-vous obligés et communs » que décrit Prolongeau (1993) ne ressemble guère à la « culture de la place publique » « qui a ses règles, construit une vie quotidienne qui a ses contraintes et ses règles d'organisation » dont parle Gaboriau (1993), ni même à cet univers de la débrouille et de la stratégie de survie par l'utilisation des réseaux d'assistance que dépeint Pichon (1992, 1995). Pourtant, les deux premiers observateurs ont vécu plusieurs mois dans la même ville (Paris) et à peu près à la même époque parmi des clochards. Dès lors, comment expliquer ce décalage de perception en l'absence d'effets trop massifs des grilles de lecture ou des présupposés normatifs des auteurs ? C'est ici que doit intervenir la connaissance de Vexliard, c'est-à-dire le fait que le comportement de l'individu dépend de l'état de sa personnalité au moment où on l'observe. Étudiant les activités des clochards dans le métro de Montréal, Bellot et Cousineau (1996, p. 388) sont par exemple amenées à distinguer nettement les « jeunes sans-abri » des « vieux clochards » dont les manières

(suite de la note 18)
aussi de très intéressantes comparaisons avec les recherches de Schnapper (1981) et plus récemment de Demazière (1992) sur les chômeurs de longue durée.

(19) Les études « de terrain » sur les clochards se sont donc multipliées ces dernières années, dans une optique d'observation participante. Toutefois, aucune n'atteint la profondeur d'analyse de Vexliard dont la méthode d'étude comparée de dizaines de cas approfondis n'a jamais été reprise. Une conception proche de ses analyses (mais de moindre ampleur), articulant mécanismes sociaux d'exclusion et histoires de vie individuelles, est cependant adoptée dans une série d'études sur les « processus de désinsertion » (Gaulejac, Taboada Léonetti, 1994). Signalons aussi l'ouvrage du journaliste P. Trapier (1996) qui présente le grand intérêt d'avoir exploré systématiquement la vie d'un clochard décédé lors de l'hiver 1993, livrant ainsi une remarquable biographie d'un orphelin issu d'une famille de mineurs, devenu alcoolique malgré son mariage et ses enfants et qui sombre progressivement après son divorce puis sa perte d'emploi.

de quêter traduiraient « un besoin de contact différent avec l'environnement » qui « témoigne aussi d'un moindre renoncement de l'individu au regard de sa condition ». Ainsi, l'ancienneté du clochard dans la situation, son âge, le fait d'avoir conservé des relations familiales même très réduites ou bien plus du tout, de bénéficier ou non d'une allocation quelconque, de dormir dans les refuges publiques ou bien seul à l'extérieur, de fréquenter régulièrement ou pas les lieux de distribution de nourriture, de boire ou non, etc., tout ceci indique un certain état de désocialisation qui fait considérablement varier, d'un individu à l'autre, le comportement social. Dès lors, selon que l'on a suivi des petits groupes ou bien des individus complètement isolés, que l'on a fréquenté des gares, des jardins publics ou des centres d'hébergements, plus précisément même : tel centre d'hébergement ou tel autre, situé au centre ou à la périphérie de la ville, etc., on ne rencontre pas tout à fait les mêmes personnes.

En somme, en dehors du cas – sans doute proportionnellement plus rare compte tenu de l'accroissement du nombre de jeunes SDF et du développement des structures d'accueil – des clochards définitivement car intégralement désocialisés, l'individu que l'on observe se situe la plupart du temps dans une phase transitoire. Comme le dit justement Damon (1995b, p. 121 ; 1996, p. 90), « les frontières entre vulnérabilité et désaffiliation, entre habitude et sédentarisation sont très incertaines. Il s'agit de comprendre cette population en fonction d'un ensemble typé de situations dans des trajectoires résidentielles et sociales ascendantes et descendantes, sans oublier que s'il y a des entrées dans la carrière des sans-domicile, il y a aussi des sorties ».

Le risque de désocialisation ou la vulnérabilité sociale

Que reste-t-il, au plan empirique, des analyses de Vexliard, près d'un demi-siècle après ? Certes, la société française a changé. Au début des années cinquante, elle est encore en pleine reconstruction, les pauvres et les mal logés sont légions, ils mobilisent la charité (on se souvient du fameux appel de l'Abbé Pierre durant l'hiver 1954) et bientôt les pouvoirs publics. À ce moment, Vexliard voit juste et c'est bien en définitive l'entrée dans une nouvelle ère de la pauvreté qu'il entérine, la nôtre. Le vagabond qu'il entrevoit n'est plus fondamentalement le paysan déraciné, victime de l'exode rural. Il est le produit des mécanismes de relégation de la société urbaine, au sein desquels dominent les perturbations familiales et l'instabilité du marché de l'emploi. À bien des égards, la situation américaine des années trente – Vexliard connaît bien les analyses d'Anderson (1923 ; 1940) et de Sutherland et Locke (1936) – de même que celle décrite par Zweig (1952) en Angleterre à la fin des années quarante, lui semblent préfigurer la transformation qui s'opère en France. Tandis que le migrant des campagnes est et sera de plus en plus remplacé par l'ouvrier immigré, le clochard est et sera de plus en plus l'homme issu d'une famille certes

pauvre mais aussi perturbée (20), il est et sera de plus en plus pas ou peu qualifié, victime de pertes d'emploi, ne bénéficiant pas d'un soutien familial. Tous ces handicaps font système, se cumulent et se renforcent mutuellement (Vexliard, 1957a, p. 110).

Dès lors, pour prolonger son analyse jusqu'à aujourd'hui, il convient d'élargir la population des individus concernés par la fragilisation sociale à ce que l'on appelle justement les « nouvelles formes de pauvreté ». Hormis ces nouveaux handicapés tant physiques que sociaux que constituent encore souvent une partie des malades du Sida, au sein de la population qui se trouve sans emploi ou en situation d'emploi très précaire, trois nouvelles catégories sont tout particulièrement fragilisées par la crise économique et sociale contemporaine : les femmes, entrées progressivement sur le marché de l'emploi depuis le milieu des années soixante et confrontées depuis la décennie suivante au déclin de la vie en couple et à la perspective d'élever seules leur(s) enfant(s) ; les jeunes, désormais premières victimes du rétrécissement de ce même marché ; les étrangers venus jadis fournir la main-d'œuvre ouvrière et qui ont été systématiquement les premières victimes des nombreuses vagues de licenciements dans l'industrie au cours des années quatre-vingts.

Certes, il n'existe aucun système d'enregistrement statistique fiable qui permette de mesurer avec certitude l'évolution du nombre et de la composition de la population des sans-abri. Toutefois, la comparaison d'enquêtes réalisées à des dates différentes permet au moins de saisir quelques phénomènes très généraux. Ainsi Declerck (1986, p. 15) a étudié les statistiques de police parisiennes (celles de la Brigade d'assistance aux personnes sans-abri) entre 1975 et 1982, période durant laquelle n'ont changé ni les conventions d'enregistrement, ni les moyens d'assistance (nombre de centres d'hébergements). À ce moment essentiel du début de la crise économique et sociale, il indique d'une part un taux de croissance de cette population d'environ 7 % par an, d'autre part un rajeunissement constant dû à l'augmentation de la présence des jeunes de 21-35 ans. S'il ne note pas d'évolution du rapport homme/femme, il signale qu'à Paris, un sans-abri sur cinq est alors un étranger. On peut comparer cette première enquête chiffrée à celles réalisées récemment, toujours à Paris, à commencer par un sondage CSA effectué auprès d'eux pour les journaux *La Rue* et *La Croix* en janvier 1995 (Paugam, 1995). Les femmes représenteraient aujourd'hui 40 % de cette population, et même plus de la moitié chez les moins de 30 ans. Globalement ces jeunes constituent 56 % de la population enquêtée, tandis que les plus de 40 ans n'en représentent que 17 %. Le sondage confirme également que l'absence de diplôme, le célibat, la perte d'un emploi et l'absence de solidarités familiales sont les caractéristiques

(20) Il est établi que les perturbations familiales importantes vécues dans l'enfance constituent des fragilisations nerveuses qui sont à l'origine de troubles aussi bien psychiques que purement somatiques durant le reste de la vie (par exemple, Menahem, 1992).

dominantes de ces situations. Ce sont aussi les conclusions auxquelles parviennent les enquêtes menées auprès des associations caritatives comme le Secours catholique (Ferrand Bechmann, 1992, p. 286) ou les Compagnons d'Emmaüs (Bergier, 1992, pp. 28-30), ainsi qu'auprès des allocataires du Revenu Minimum d'Insertion (Castel, Laé, 1992, p. 17). Enfin, c'est ce que montre l'enquête de l'INED réalisée à Paris en février et mars 1995 sur près de six cents habitués des centres d'hébergements pour sans-abri. À nouveau, elle souligne la sur-représentation des hommes issus de milieux ouvriers (50 % des hommes), des étrangers (40 % des hommes), des hommes et des femmes sans qualification exerçant des « petits boulots » ou des travaux intérimaires, des femmes en rupture conjugale (parfois maltraitées). « Au total, près des trois quarts des hommes sans domicile ont connu au moins l'un des événements suivants dans leur jeunesse : naissance à l'étranger, vie à seize ans loin des deux parents, père ou mère inconnu ou décédé, ou un autre événement négatif dont ils jugent les conséquences importantes pour eux » (Marpsat, Firdion, 1996, p. 3). Pourtant, huit hommes sur dix ont déjà travaillé, et deux sur trois ont été un jour locataires, propriétaires ou hébergés gratuitement grâce à leur emploi ; la perte de l'emploi ou la rupture conjugale ayant entraîné la perte du logement.

Tout ceci confirme donc que, avec le fait d'être issu d'un milieu défavorisé (ouvrier, non diplômé, d'origine étrangère), les facteurs de vulnérabilité sociale sont bien toujours ces ruptures professionnelles et familiales que repérait déjà Vexliard. Certes, la population a en partie changé parce que la conjugaison de l'absence de patrimoine culturel, de la fragilité relationnelle et du chômage expose aujourd'hui les jeunes, les femmes et les étrangers davantage que par le passé. Cependant les mécanismes sociaux sont les mêmes.

En définitive, par rapport aux années cinquante, outre le renforcement substantiel des dispositifs d'hébergement, de soins et d'aide en nourriture (donc l'amélioration de ce que l'on pourrait appeler les conditions de survie), la seule innovation dans la vie des sans-abri en France est sans doute leur plus grande *visibilité*, associée à la plus grande compassion qu'ils suscitent depuis la fin des années quatre-vingts. En effet, le risque de tomber dans la précarité prend une telle ampleur et suscite une telle crainte dans l'opinion publique que l'on assiste pour la première fois à des actions collectives, à des tentatives inédites d'organiser la solidarité autour et avec une partie des SDF. Un des indices de cette mobilisation est la création des « journaux de rue » qui se multiplient depuis 1993, à Paris et en province (Damon, 1995a), se livrant même une véritable concurrence (Barats, 1996) (21). Toutefois, après avoir suscité un engouement de départ,

(21) La création en France des journaux de rue traitant principalement de l'exclusion, vendus par des SDF munis d'une autorisation, est une imitation d'une initiative américaine de la fin des années quatre-vingts (Bordreuil, 1992). Toutefois, la vente directe de journaux sur la voie publique est une vieille stratégie de « débrouille » aux États-Unis pour les exclus. En 1923, Anderson signalait déjà l'importance du phé-

ces journaux ne semblent pas parvenir à créer autre chose qu'un instrument d'échange permettant d'éviter plus souvent la situation honteuse et dévalorisante qu'est (dans l'esprit de son auteur) la mendicité directe. Au demeurant, ni cette nouvelle visibilité, ni ces meilleures conditions d'accueil temporaire, ni cette plus grande compassion que suscitent les sans-abri ne constituent pour eux des facteurs d'espoir (22). À bien des égards, les développements les plus récents de l'actualité sociale et politique sont même plutôt inquiétants pour eux. La banalisation progressive des arrêtés antimendicité pris par des maires de toutes tendances politiques depuis 1993, et surtout 1995, indique en effet que les représentations sociales les plus anciennes du phénomène (voir *supra*) sont toujours prêtes à resurgir. Ainsi que le remarque fort justement J. Damon (1997, p. 95) « ces arrêtés offrent une formidable actualité à la coupure pluriséculaire toujours opérée entre les bons et les mauvais pauvres ». Aux uns la compassion, aux autres la répression ; à l'hiver le sens de la charité, à l'été celui des affaires...

Un oubli à interpréter dans le cadre de l'institutionnalisation de la psychologie sociale des années 1945-1960

La recherche française sur la déviance et la désocialisation a donc un précurseur. Ce n'est pas reconstruire illusoirement ou héroïquement le passé de considérer que le travail d'Alexandre Vexliard, conçu et réalisé dans les années 1948-1953, fut véritablement pionnier. Il a pourtant été rapidement oublié, au sein même de la discipline à laquelle il se rattachait explicitement. Comment expliquer ce fait ? La carrière universitaire contrariée de l'auteur et l'absence d'héritiers intellectuels expliquent sans doute en partie cette non-reconnaissance, nous l'avons analysé ailleurs (Mucchielli, 1997b). La personnalité solitaire d'un homme lui-même déraciné, immigré russe, qui ne recherchait pas à tout prix la reconnaissance académique, a sans doute joué également. Mais une dernière série de raisons tient aux dynamiques de la reconstruction du champ des sciences humaines à cette époque. Prolongeant ici les conclusions d'une précédente recherche historique (Mucchielli, 1994a), nous voudrions avancer quelques hypothèses sur l'évolution de la psychologie sociale après 1945.

(suite de la note 21)
nomène (Anderson, 1993, pp. 75-88). Par ailleurs, quarante ans plus tard, à propos plus généralement des journaux créés pour défendre les intérêts des populations stigmatisées, Goffman (1975, p. 37 sq) s'interrogeait sur les effets (pervers ?) de cette accession à la « visibilité sociale » dans les processus même de catégorisation et de « normalisation » des situations déviantes.

(22) L'enquête de l'INED nous apprend par exemple que les deux tiers des hommes ayant perdu leur logement déclarent ne pas en chercher un autre, estimant que c'est peine perdue ou bien que leur vie a déjà « basculé » (Marpsat, Firdion, 1996, p. 4).

La tradition française de psychologie collective

Né à Odessa (Ukraine) en 1911, arrivé en France en 1922, inscrit à la Sorbonne en 1929 pour préparer les licences de droit et de philosophie, ayant soutenu son Diplôme d'études supérieures en 1938 (avec un mémoire consacré à *L'idée de progrès chez Auguste Comte*), Vexliard a reçu sa formation intellectuelle à la Sorbonne dans les années trente. Ses professeurs sont alors les psychologues Charles Blondel, Georges Dumas et Paul Guillaume, le philosophe (très proche des durkheimiens) Albert Bayet et le sociologue Paul Fauconnet. Pour sa part, Vexliard était enthousiasmé par Bayet, ainsi que par Blondel qui était à ses yeux un bien meilleur promoteur de la sociologie que Fauconnet, professeur « ennuyeux », dénué de « l'esprit de recherche » et dont les cours étaient peu suivis (23). Selon Vexliard, à cette époque, même si elle était souvent critiquée, c'était toujours la sociologie durkheimienne qui avait les faveurs des étudiants. Le grand sujet théorique qui dominait les consciences était alors les rapports entre la psychologie et la sociologie. Vexliard les évoque du reste au détour du *Clochard*. Il fait en effet une allusion claire à la question du déterminisme et au débat qui opposa Halbwachs (1930) et Blondel (1933) au sujet de l'interprétation du suicide par Durkheim. Vexliard adoptait ici la position de son professeur préféré, Bayet, qui écrivait à ce propos : « Halbwachs écrit, beaucoup plus sagement [que Durkheim] : "En réalité, le suicide, tout suicide, peut être envisagé de deux points de vue. Suivant qu'on se place à l'un ou à l'autre, on y verra l'effet d'un trouble nerveux qui relève de causes organiques, ou d'une rupture de l'équilibre collectif qui résulte de causes sociales". Je crois qu'on ne saurait mieux dire. Des phénomènes sociaux agissent sur le fait social qu'est la modification du taux des suicides. Mais la question de savoir pourquoi un accroissement dû à des causes sociales portera sur tel individu plutôt que sur d'autres est du ressort de la psychologie. » (Bayet, 1933, p. 297). Vingt ans plus tard, Vexliard (1953, p. 61 ; 1957a, p. 149) écrira de même : « Le nombre des vagabonds, fait social, évolue en raison des transformations collectives ; mais la question de savoir pourquoi un accroissement du vagabondage, dû à telles ou telles pressions sociales ou économiques, "portera sur tel individu plutôt que sur d'autres est du ressort de la psychologie". » De fait, il se définira toujours comme un psychosociologue et considérera les deux approches comme strictement complémentaires et devant être adoptées ensemble face à chaque phénomène social (24).

(23) Ces citations sont extraites de nos entretiens avec l'auteur.

(24) C'est cette articulation que les psychiatres et les psychanalystes ont tant de mal à comprendre, ainsi qu'en témoigne le compte rendu pourtant globalement élogieux de Duchêne dans *L'évolution psychiatrique*. Duchêne (1957, pp. 767-769) continue en effet à opposer facteurs individuels pathologiques et facteurs sociaux « normaux » pour dire que Vexliard n'a pas suffisamment insisté sur les premiers. Évoquant les

Vexliard met donc en œuvre une conception fondamentalement interactionniste de la psychosociologie. Il se situe ici dans une tradition universitaire française qui se constitue dès avant la Première Guerre mondiale et se solidifie dans les années vingt lorsque, à l'invitation répétée de Marcel Mauss et de Maurice Halbwachs, Georges Dumas, Charles Blondel, Pierre Janet et quelques autres intègrent peu à peu de nombreux aspects de la sociologie dans la psychologie générale et dans la psychopathologie. Cette tradition s'enrichit ensuite, dans les années trente et au lendemain de la guerre, d'une part de l'apport de la psychanalyse freudienne (25), d'autre part de la phénoménologie de Karl Jaspers et d'Eugène Minkowski. Enfin, après 1945, l'influence des sciences humaines américaines (en particulier l'anthropologie culturaliste et la psychologie sociale) se fait beaucoup sentir, par le biais notamment des *Cahiers internationaux de sociologie*.

L'institutionnalisation de la psychologie sociale dans les années cinquante

Dans les dix années qui suivent la Libération, l'homme qui réalise, incarne et enseigne du point de vue psychologique la synthèse de tous ces apports est Daniel Lagache (1903-1972). Professeur de psychologie à la Sorbonne, très impliqué par ailleurs dans les institutions psychanalytiques, on ignore généralement que c'est lui qui sera aussi le principal artisan du développement institutionnel de la psychologie sociale en France (26). En effet, lorsque la licence de psychologie est constituée de façon autonome dans l'enseignement supérieur français, en 1948, c'est lui qui obtient la

(suite de la note 24)
prostituées à titre de comparaison, il fait allusion à des « pulsions masochistes profondes qui enferment de tels individus dans une vie dont ils souffrent sans l'avoir véritablement choisie », laissant penser que c'est aussi cette « pulsion » (ce grand mot déterministe qui cache toujours la grande ignorance de ceux qui l'emploient) qui rend clochard « sans l'avoir véritablement choisi ».

(25) Les psychologues cliniciens français ont généralement reçu la psychanalyse avec des critiques que les historiens français de la psychanalyse ont trop tendance à dévaloriser comme des « résistances » ou des réactions germanophobes. Ne respectant pas le principe de symétrie (respect de l'argumentation des deux parties sans postuler *a priori* que l'une détient forcément une vérité supérieure), étant par avance partisans dans leurs analyses, ils ont ainsi tendance à qualifier de rejets ou d'incompréhensions toutes les discussions critiques qui n'adhèrent pas purement et simplement aux points de vue freudiens. Vexliard est pourtant de ceux qui mentionnent clairement l'intérêt *local* des apports freudiens (ici les apports à la compréhension des conduites d'échec, du masochisme et de l'autopunition, diffusés en France par Laforgue puis Nacht), tout en en critiquant le simplisme causal et la propension à s'étendre indûment à des comportements qui ne se ressemblent que de l'extérieur (Vexliard, 1957a, p. 83, p. 203).

(26) Sur la pensée de Lagache et ses développements en criminologie, voir Mucchielli (1994b, pp. 381-388).

création d'un Certificat d'études spécialisées de psychologie sociale. Il donne alors un cours général de « Psychologie de la vie sociale », auquel il associe, à partir de 1952, Didier Anzieu, Robert Pagès et Guy Durandin. Et c'est également en 1952 que Lagache parvient à fonder à la Sorbonne le premier laboratoire de psychologie sociale, auquel il associe Pagès. Dès 1953, un numéro spécial du *Bulletin de psychologie* (n° 7) est ainsi consacré aux « Recherches en psychologie sociale » et présente des contributions de Lagache, Anzieu, Spenlé, Mialaret, Lévi-Strauss, Moscovici, Pagès, Valabrega et Vexliard. Or, précisément, il n'existe peut-être qu'une unité de façade entre ces hommes : les uns se réfèrent surtout à Lewin, Moreno et à la psychologie des petits groupes, les autres avant tout à la psychanalyse, d'autres encore essentiellement à l'expérimentalisme d'Allport et de Sherif, Lévi-Strauss parle quant à lui de structures et se réfère à la linguistique, etc.

En réalité, chacun de ces courants va prendre son essor dans les années soixante. Tandis que Lévi-Strauss poursuit la construction de son projet personnel, les psychanalystes renforcent considérablement leurs liens avec Moreno à travers l'utilisation du psychodrame (Chemouni, 1991, p. 58 sq). Lagache lui-même s'investit de plus en plus dans le champ psychanalytique (qui est alors le théâtre de terribles affrontements et d'une première scission institutionnelle en juin 1953) et laisse le champ libre à Jean Stoetzel et Robert Pagès qui prennent peu à peu les commandes de la psychologie sociale au milieu des années cinquante. Or ces hommes ne se réfèrent pas à la tradition française de psychologie collective et de psychopathologie dynamique ; ils ont une conception différente d'une discipline qui doit être à leurs yeux une science expérimentale, essentiellement une science de laboratoire ou de sondages sur le modèle américain (au moins pour Stoetzel). Une évolution décisive s'opère alors, que Lagache déplore publiquement en introduisant le colloque de la Société de psychologie en juin 1954 : « Deux grandes tendances [méthodologiques] s'opposent, que l'on pourrait schématiser de la façon suivante : subjectivation de l'objectif, objectivation du subjectif. La seconde tendance semble avoir la faveur des jeunes chercheurs menacés par le "méthodologisme". Des méthodes "moins scientifiques", plus simples, seraient dans bien des cas plus rentables. » En effet, « l'approche doit être choisie non pour elle-même, mais relativement au problème et aux possibilités méthodologiques qu'il comporte » (Lagache, 1954, p. 128). Lagache défend une approche que l'on pourrait dire de psychologie clinique et sociale qui « a pour objet principal les conduites individuelles, adaptées et inadaptées », qui se fonde essentiellement « sur l'étude approfondie des cas individuels » toujours envisagés « en situation » (Lagache, 1949b, p. 160, p. 163). Mais sa conception de « l'unité de la psychologie » ne résistera pas à la croissance institutionnelle de la discipline et au succès des nouvelles modes intellectuelles.

La clinique, le laboratoire et la société

Ainsi Vexliard se situe dans une tradition française qu'il hérite directement de Lagache, mais qui est en train de disparaître progressivement dans les années cinquante. À l'évidence, il n'utilise ni les mêmes références théoriques, ni les mêmes méthodes que Pagès ou Stoetzel. Le travail de Vexliard sur les clochards est une recherche d'une part beaucoup plus *clinique* (fondée sur l'observation et sur des entretiens avec des individus concrets en situation, qui plus est des individus déviants), d'autre part beaucoup plus *sociologique* (au sens d'une sociologie historique des institutions et des mentalités). Il n'est donc pas surprenant que sa façon de pratiquer les sciences humaines l'ait plutôt marginalisé. Ainsi, lorsque Pagès est chargé en 1965 de présenter les résultats et les tendances de « la recherche en psychologie sociale » en France, il ne mentionne que les recherches menées en laboratoire (celles de Anzieu, Lambert, Lévy-Shoen, Montmollin, Moscovici et Rocheblave) et ne cite pas même pour mention la thèse de Vexliard (Pagès, 1966). Il conclut logiquement ce panorama en considérant que « la psychologie sociale tend à être la plus abstraite des sciences sociales, sans doute justement parce que c'est à peu près la seule qui soit essentiellement expérimentale plutôt que naturaliste. Les notions dont elle traite se décrivent plus en termes *d'opération de laboratoire* qu'en termes de réalité sociale directe » (Pagès, *ibid.*, p. 134). Comme pour répondre par avance aux critiques, il appelait certes à « une navette entre ces deux extrêmes, l'expérience formalisée [le laboratoire] et la pratique sociale [le terrain] » comme base de la formation des chercheurs en sciences sociales. Pourtant, il désignait en réalité le travail de terrain comme relevant d'une autre discipline.

Enfin, la même absence caractérise le *Clochard* dans les deux manuels de psychologie sociale qui paraissent en 1963 (Daval *et al.*, 1963 ; Stoetzel, 1963) (27). En l'espace de dix ans, le silence s'est donc fait. Le travail de Vexliard est sorti du champ des références qui constituent le patrimoine intellectuel d'une discipline à un moment donné. Et quand les nouveaux sociologues de la déviance chercheront à la fin des années soixante des inspirateurs, ils se tourneront logiquement vers les États-Unis où s'affirme alors ce que l'on appelle souvent la « Seconde École de Chicago » ou l'école de « l'interactionnisme symbolique », et tout particulièrement les travaux de Lemert, puis Goffman et Becker (Mucchielli, 1997a).

(27) Dans sa présentation de l'œuvre de Lagache (disparu en 1972), Anzieu (1977, p. XXI) sera le seul à citer l'étude de Vexliard en compagnie de celles de Pagès, Moscovici, etc., lorsqu'il évoque l'« éclosion d'une tradition de recherche proprement française » en psychologie sociale dans les années cinquante. De tous ces auteurs Anzieu étant le plus proche de Lagache, ceci confirme notre analyse.

En filigrane de cette analyse de la non-reconnaissance académique du travail de Vexliard apparaissent donc d'une part le fractionnement de la psychologie entre une psychologie clinique de plus en plus dominée par un discours psychanalytique et une psychologie sociale tournée vers l'expérimentalisme de laboratoire, d'autre part les difficultés croissantes du dialogue – si fécond avant la guerre – entre psychologie et sociologie.

Laurent MUCCHIELLI

Centre de recherches sociologiques sur le droit et les institutions pénales-CNRS
Immeuble Edison, 43 bd Vauban, 78280 Guyancourt

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

N. B. : Nous ne mentionnons ici que les travaux de Vexliard utilisés dans le texte. Pour une bibliographie plus complète de ses œuvres, on se reportera à notre présentation de la réédition du *Clochard* (Desclée de Brouwer, 1998).

Allport G. W., 1937. – *Personality : a psychological interpretation*, New York, Henry Holt.

Anderson N., 1923. – *The hobo. The sociology of the homeless man*, Chicago, Chicago University Press.

— 1940. – *Men on the move*, Chicago, Chicago University Press.

— 1993. – *Le hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan.

Anzieu D., 1977. – Préface, dans **D. Lagache**, *Œuvres*, Paris, Presses Universitaires de France, vol. I, pp. VII-XXVII.

Barats C., 1996. – « La presse des sans-domicile-fixe », *Mots*, 46, pp. 73-80.

Barthe M.-A., 1987. – « Les formes de la pauvreté dans la société française », *Revue française des affaires sociales*, 2, pp. 113-125.

Bayet A., 1933. – [Compte rendu] de M. Halbwachs (1930) et C. Blondel (1933), *Revue philosophique*, 2, pp. 295-298.

Beaune J.-C., 1983. – *Le vagabond et la machine. Essai sur l'automatisme ambulatoire. Médecine, technique et société en France, 1880-1910*, Paris, Champ Vallon.

Becker H. S., 1985. – *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié [1ère éd. 1963].

Bellot C., Cousineau M.-M., 1996. – « Le métro : espace de vie, espace de contrôle », *Déviance et société*, *20*, 4, pp. 377-395.

Benedict R., 1950. – *Échantillons de civilisation*, Paris, Gallimard.

Bergeron M., Bensoussan P., Roger B., 1951. – « Sur quelques aspects médico-psychologiques et sociaux de la fugue juvénile », *Annales médico-psychologiques*, 1, pp. 217-222.

Bergier B., 1992. – *Compagnons d'Emmaüs. Sociologie du quotidien communautaire*, Paris, Éditions Ouvrières.

Blondel C., 1933. – *Le suicide*, Strasbourg, Librairie Universitaire d'Alsace.

Bordreuil S., 1992. – « Hommes à la rue aux États-Unis », *Les annales de la recherche urbaine*, 57-58, pp. 134-145.

Brébant B., 1984. – *La pauvreté, un destin ?* Paris, L'Harmattan.

Castel R., 1991. – « De l'indigence à l'exclusion : la désaffiliation », dans **J. Donzelot** (éd.), *Face à l'exclusion. Le modèle français*, Paris, Éditions Esprit, pp. 135-148.

— 1995. – *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.

Castel R., Laé J.-F. (éds.), 1992. – *Le Revenu Minimum d'Insertion.* Une dette sociale, Paris, L'Harmattan.

Chazal J. (éd.), 1951. – *L'enfance vagabonde*, Paris, UNESCO.

Chemouni J., 1991. – *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Presses Universitaires de France.

Damon J., 1995a. – « Les journaux de rue. Usage social d'un handicap économique ou usage économique d'un handicap social ? », *Revue française des affaires sociales*, 2-3, pp. 53-77.

— 1995b. – « La gare des sans-abri », *Les annales de la recherche urbaine*, 71, pp. 102-126.

— 1996a. – *Des hommes en trop. Essai sur le vagabondage et la mendicité*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.

— 1996b. – « Richesse et pauvreté de la notion d'exclusion », *Sociétal*, 2, pp. 37-42.

— 1997. – « La grande pauvreté », *Informations sociales*, 60, pp. 94-101.

Damon J., Firdion J.-M., 1996. – « Vivre dans la rue : la question SDF », dans **S. Paugam** (éd.), *L'exclusion : l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, pp. 274-286.

Daval R., Bourricaud F., Delamotte Y., Doron R., 1963. – *Traité de psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2 vol.

Déchaux J.-H., 1994. – « Les échanges dans la parenté accentuent-ils les inégalités ? », *Sociétés contemporaines*, 17, pp. 75-90.

Declerck P., 1986. – « La vie pour rien. Ethnographie des clochards de Paris », *Les temps modernes*, 478, pp. 11-36.

Demazière D., 1992. – *Le chômage en crise ? La négociation des identités des chômeurs de longue durée*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille.

Duchêne H., 1957. – [Compte rendu] de A. Vexliard (1957a), *L'évolution psychiatrique*, 4, pp. 761-770.

Ferrand Bechmann D., 1992. – La face cachée des solidarités, dans **G Ferréol** (éd.), *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, pp. 281-305.

Foucault M., 1961. – *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon.

Gaboriau P., 1993. – *Clochard. L'univers d'un groupe de sans-abri parisiens*, Paris, Julliard.

Gaulejac V. de, Taboada Léonetti I., 1994. – *La lutte des places. Insertion et désinsertion*, Marseille-Paris, Hommes et perspectives-Desclée de Brouwer.

Geremek B., 1987. – *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Gallimard.

Goffman I., 1968. – *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Éditions de Minuit [1ère éd. 1961].

— 1975. – *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit [1ère éd. 1963].

Gurvitch G., 1950. – *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

Halbwachs M., 1930. – *Les causes du suicide*, Paris, Alcan.

Henry P., Borde M.-P., 1997. – *La vie pour rien*, Paris, Robert Laffont.

Janet P., 1932. – *La force et la faiblesse psychologique*, Paris, Maloine.

Jodelet D., 1996. – « Les processus psycho-sociaux de l'exclusion », dans **S. Paugam** (éd.), *L'exclusion : l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, pp. 66-77.

Join-Lambert M.-T., 1995. – « Exclusion : pour une plus grande rigueur d'analyse », *Droit social*, 3, pp. 215-221.

Kaufmann J.-C., 1994. – « Vie hors couple, isolement et lien social : figures de l'inscription relationnelle », *Revue française de sociologie, 35*, 1, pp. 593-617.

Labbens J., 1969. – *Le Quart Monde. La pauvreté dans la société industrielle : étude sur le sous-prolétariat français dans la région parisienne*, Pierrelaye, Éditions Sciences et service.

Laé J.-F., Murard N., 1996. – « Célibataire à la rue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 113, pp. 31-39.

Lagache D., 1949a. – *L'unité de la psychologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

— 1949b. – « Psychologie clinique et méthode clinique », [repris dans] *Œuvres*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, vol. II, pp. 159-177.

— 1954. – « Qu'est-ce que la psychologie sociale ? », [repris dans] *Œuvres*, op.cit., vol.III, pp. 127-128.

— 1955. – « Éléments de psychologie médicale », [repris dans] *Œuvres*, op.cit., vol. III, pp. 151-185.

Lenoir R., 1974. – *Les exclus. Un français sur dix*, Paris, Le Seuil.

Liscia C., 1985. – « Errants et pauvres », *Informations sociales*, 5, pp. 13-20.

Maisonneuve J., 1950. – *Psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France.

Marpsat M., Firdion J.-M., 1996. – « Devenir sans-domicile : ni fatalité, ni hasard », *Population et sociétés*, 313.

Mead M., 1935. – *Sex and temperament in three primitive societies*, New York, Mentor Books.

Menahem G., 1992. – « Troubles de la santé à l'âge adulte et difficultés durant l'enfance », *Population*, 4, pp. 893-932.

Messu M., 1997. – « L'exclusion : une catégorisation sans objet », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 27, pp. 147-161.

Moreau de Bellaing L., Guillou J., 1995. – *Les sans domicile fixe. Un phénomène d'errance*, Paris, L'Harmattan.

Mucchielli L., 1994a. – « Sociologie et psychologie en France, l'appel à un territoire commun : vers une psychologie collective (1890-1940) », *Revue de synthèse*, 3-4, pp. 445-483.

— 1994b. – « Le sens du crime. Histoire des rapports entre psychanalyse et criminologie », dans **L. Mucchielli** (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, pp. 351-409.

— 1994c. – « Penser le crime. Essai sur l'histoire, l'actualité et les raisons de s'émanciper de quelques représentations persistantes en criminologie », dans **L. Mucchielli** (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, pp. 453-505.

— 1997a. – « Une sociologie militante du contrôle social. Naissance du projet et formation de l'équipe francophone *Déviance et société*, des origines au milieu des années quatre-vingts », *Déviance et société, 21*, 1, pp. 9-47.

— 1997b. – « Alexandre Vexliard (1911-1997), un pionnier de la recherche française sur les processus de désocialisation », *Bulletin de psychologie*, 431, pp. 509-530.

Pagès R., 1966. – « La recherche en psychologie sociale », dans *Aspects de la sociologie française*, Paris, Éditions ouvrières, pp. 121-137.

Paillet P., 1985. – « L'errance au quotidien », *Informations sociales*, 5, pp. 21-35.

Paugam S., 1991. – *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, Presses Universitaires de France.

— 1993. – *La société française et ses pauvres*, Paris, Presses Universitaires de France.

— 1995. – « Le refus de la marge », *La Rue*, janvier, 14.

— (éd.), 1996. – *L'exclusion : l'état des savoirs*, Paris, La Découverte.

Pichon P., 1992. – « La manche, une activité routinière », *Les annales de la recherche urbaine*, 57-58, pp. 146-157.

— 1995. – *Survivre sans domicile fixe*, Thèse de l'Université Lyon II.

Prolongeau H., 1993. – *Sans domicile fixe*, Paris, Hachette.

Schnapper D., 1981. – *L'épreuve du chômage*, Paris, Gallimard.

Stoetzel J., 1963. – *La psychologie sociale*, Paris, Flammarion.

Sutherland R. H., Locke H. J., 1936. – *Twenty thousand homeless men. A study of unemployed men in the Chicago shelters*, Philadelphia, Lippincott.

Trapier P., 1996. – *Mort d'un SDF*, Paris, Calmann-Lévy.

Vexliard A., 1950. – « Le clochard. Les phases de la désocialisation », *L'évolution psychiatrique*, 4, pp. 619-639.

— 1951. – « Les clochards : le "seuil" de résistance à la désocialisation », *L'évolution psychiatrique*, 1, pp. 133-150.

— 1952. – « Le clochard : un homme sans histoire », *L'évolution psychiatrique*, 3, pp. 507-527.

— 1953. – « L'enfance du clochard », *Enfance*, 1, pp. 61-74.

— 1956a. – *Introduction à la sociologie du vagabondage*, Paris, Marcel Rivière.

— 1956b. – « Le clochard : mythes et réalités », *Diogène*, 16, pp. 3-24.

— 1957a. – *Le clochard. Étude de psychologie sociale*, Paris, Desclée de Brouwer.

— 1957b. – « Vagabondage et structures sociales », *Cahiers internationaux de sociologie*, 22, pp. 97-117.

— 1958. – « La notion de "handicapé social" et les problèmes de la réadaptation », *Bulletin de psychologie*, *12*, 2-3, pp. 175-180.

— 1963. – « La disparition du vagabondage comme fléau social », *Revue de sociologie de l'Institut Solvay*, 1, pp. 53-79.

— 1983. – « "Le grand renfermement" : une œuvre de charité et de piété laïque », *Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, 47, pp. 13-30.

Young K., 1940. – *Personality and problems of ajustment*, New York, Appleton Century.

Zweig F., 1952. – *The British worker*, London, Pelican Psychology Book.